

Nick Stone

Tonton Clarinette

thriller



Extrait de la publication

folio
policier

FOLIO POLICIER

Nick Stone

Tonton Clarinette

Une enquête du privé
Max Mingus

*Traduit de l'anglais
par Marie Ploux et Catherine Cheval*

Gallimard

Extrait de la publication

Titre original :

MR CLARINET

© *Nick Stone, 2006.*

© *Éditions Gallimard, 2008, pour la traduction française.*

Nick Stone est né à Cambridge en 1966 d'un père historien et d'une mère descendante de l'une des plus anciennes familles haïtiennes. Après avoir vécu ses premières années en Haïti, Nick Stone est retourné en Angleterre en 1971 et vit désormais à Londres. *Tonton Clarinette* a remporté le Ian Fleming Steel Dagger 2006 et le Macavity Award 2007 du meilleur premier roman et, en France, le prix SNCF du meilleur polar européen 2009.

*Pour Hyacinth et Seb.
Et à la mémoire de Philomène Paul (Fofo),
Ben Cawdry, Adrian « Skip » Skipsey, et Mary
Stone, ma grand-mère.*

Yo byen konté, Yo mal kalkilé.

(Proverbe haïtien)

PROLOGUE

New York, 6 novembre 1996

Dix millions de dollars s'il accomplissait un miracle et ramenait le gamin sain et sauf ; cinq millions s'il rapportait son corps ; et cinq millions de bonus s'il produisait en sus les assassins — morts ou vifs, peu importait, du moment qu'ils avaient le sang du gosse sur les mains.

Tels étaient les termes du contrat et — s'il décidait de les accepter — le marché était conclu.

Max Mingus était un ex-flic recyclé détective privé. Il avait une spécialité, les personnes disparues, et un talent naturel pour les retrouver. Beaucoup le considéraient comme le meilleur dans sa partie — du moins, tel avait été leur avis jusqu'au 17 avril 1989, date à laquelle il avait commencé à purger une peine de sept ans de réclusion pour homicide volontaire au pénitencier de Rikers Island, et où il s'était vu retirer sa licence à vie.

Le client s'appelait Allain Carver et son fils, Charlie. Il était porté disparu — vraisemblablement victime d'un kidnapping.

En mettant les choses au mieux, et à condition que tout se déroule comme prévu et se termine par un *happy end* général (sauf pour les ravisseurs), Max pouvait envisager de chevaucher vers le couchant avec de dix à quinze millions de dollars en poche. Ce qui lui ôterait définitivement un bon nombre de ses soucis — et, ces derniers temps, ce n'étaient pas les soucis qui lui avaient manqué. Il n'avait même que ça.

Jusque-là, pas de problème. Mais il y avait un bémol :

Il devrait enquêter à Haïti.

« À Haïiiii ? s'était exclamé Max, comme s'il avait mal entendu.

— Oui », avait confirmé Carver.

Putain !

Ce qu'il savait sur Haïti tenait en quelques mots : vaudou, sida, Papa Doc, Baby Doc, *boat people* — et, plus récemment, une intervention militaire américaine baptisée *Restore Democracy*, qu'il avait suivie à la télé.

Il connaissait — ou avait connu — pas mal d'Haïtiens, à Miami. Des expatriés à qui il avait régulièrement eu affaire du temps où il était flic et enquêtait à Little Haiti. Aucun d'eux n'avait eu grand-chose de positif à dire sur leur mère patrie — « un pays pourri » étant la description la plus courante (et la plus charitable) qu'ils en faisaient.

Tout cela ne l'empêchait pas de garder d'excellents souvenirs de la plupart des Haïtiens qu'il avait rencontrés. Et même de leur tirer son chapeau. C'étaient des gens bien, honnêtes, travailleurs, qui s'étaient retrouvés à la place la moins enviable qui soit en Amérique : à l'extrême bout de la chaîne alimentaire, au sud du seuil de pauvreté, et avec une sacrée pente à remonter.

Ceci était valable pour *la plupart* des Haïtiens de sa

connaissance. Mais, chez les humains comme dans tout, il y a toujours un tas d'exceptions à la règle, et il avait été confronté à ceux-là aussi. Ils ne lui avaient pas tant laissé de mauvais souvenirs que le genre de blessures qui ne cicatrisent pas, prêtes à se rouvrir et à se mettre à suinter pour un oui ou pour un non.

Cette affaire avait tout d'une mauvaise idée. Le trou, il en sortait à peine. Pourquoi aller se refourrer dans un autre ?

Le *fric*. Voilà pourquoi. Inutile de chercher plus loin.

Charlie avait disparu le 4 septembre 1994, le jour de son troisième anniversaire. Depuis, rien. Pas de nouvelles, aucun indice. Ni témoin ni demande de rançon. Au bout de quinze jours, la famille Carver avait dû abandonner les recherches, suite à l'invasion de l'île par vingt mille marines qui s'étaient empressés d'imposer un embargo, des couvre-feux et des restrictions de déplacement à toute la population. L'enquête n'avait pu reprendre que fin octobre et, à l'époque, la piste, déjà pas très chaude à l'origine, était carrément gelée.

« Une chose encore, ajouta Carver pour conclure son topo : si vous acceptez cette enquête, sachez que ça risque d'être dangereux. Voire *très* dangereux.

— C'est-à-dire ? demanda Max.

— Eh bien, vos prédécesseurs... Disons que ça ne s'est pas très bien terminé pour eux.

— Ils sont morts ? »

Un silence, puis le visage de Carver se ferma et son teint perdit quelques couleurs.

« Pas morts, non... articula-t-il enfin. Pire. *Bien* pire. »

PREMIÈRE PARTIE

Jouer la carte de la franchise et de l'honnêteté n'est pas forcément la meilleure stratégie, mais dès que la chose lui semblait possible, Max préférait ça au bluff. Ça lui permettait de dormir du sommeil du juste.

« Je ne peux pas le faire, dit-il à Carver.

— Vous ne pouvez pas, ou vous ne *voulez* pas ?

— Je ne veux pas parce que je ne peux pas. Ça relève de l'impossible. Vous me demandez de retrouver un enfant disparu depuis deux ans dans un pays qui est retourné à l'âge de pierre sensiblement à la même époque. »

Carver esquissa un sourire, si discret que c'est à peine si ses lèvres frémirent mais suffisant pour signaler à Max qu'il le trouvait affreusement trivial. Il lui indiqua aussi avec quelle catégorie de riche il traitait. Pas seulement un type friqué, mais un nanti, une des vieilles fortunes — les pires... —, avec des contacts haut placés reliés à toutes les branches de son arbre généalogique, plusieurs étages de coffres-forts, des montagnes d'actions, des comptes juteux dans tous les paradis fiscaux du globe, le mec à tu et à toi avec tous ceux qui comptaient dans toutes les sphères de la société et capable de vous broyer jusqu'à ce

que vous ne soyez même plus un souvenir. Le genre de peinture à qui on ne disait jamais non, dont les désirs étaient des ordres.

« Vous avez résolu des affaires autrement plus épineuses. Vous avez accompli... de véritables *miracles*, lui dit Carver.

— Je n'ai pas le pouvoir de ressusciter les morts, monsieur Carver. En général, je me borne à les déterrer.

— Je suis préparé au pire.

— Apparemment pas, vu notre discussion... » fit Max pour aussitôt regretter son franc-parler. En taule, son tact d'antan avait laissé place à de la dureté. « Cela dit, vous avez raison, en un sens... Il m'est arrivé d'aller rechercher des fantômes dans des annexes de l'Enfer. Mais c'étaient des enfers *américains*, et il y avait toujours un bus pour en revenir. Je ne connais pas votre pays. Je n'y ai jamais mis les pieds et, soit dit sans vous offenser, ça ne m'a jamais tenté. Ils ne parlent même pas l'*anglais*, là-bas, bordel ! »

C'est là que Carver avait mentionné les millions.

Max n'avait pas fait fortune en jouant les privés, mais il gagnait gentiment sa vie — assez bien pour assurer le quotidien et qu'il lui reste de quoi se payer un peu de bon temps. Il avait abandonné à sa femme, qui était expert-comptable, la gestion de leurs finances. Moyennant quoi, ils avaient de quoi attendre tranquillement le retour des vaches grasses sur les trois comptes d'épargne qu'elle alimentait régulièrement, et détenaient une petite participation dans le L, un bar branché du centre de Miami, tenu par Frank Nunez, ex-flic en retraite et vieil ami de Max. À cette époque, ils étaient propriétaires de leur maison et de deux voitures, et s'offraient des vacances trois fois par an et un bon restau une fois par mois.

Max avait peu de dépenses personnelles. Ses vêtements — costumes pour le boulot et les grandes occasions, pantalons de toile et T-shirts le reste du temps — étaient toujours de bonne coupe, mais rarement hors de prix. Il avait retenu la leçon dès sa deuxième affaire, le jour où il s'était pris une giclée de sang artériel sur un costard à cinq cents dollars, qu'il avait dû laisser aux mains des techniciens de la scène du crime, lesquels l'avaient transmis au DA, qui en avait fait la pièce à conviction « D », lors du procès.

Il faisait livrer des fleurs à sa femme toutes les semaines, lui offrait de somptueux cadeaux pour son anniversaire, à Noël et à chacun de leurs anniversaires de mariage, et savait se montrer généreux avec ses proches et son filleul. Il n'avait pas d'addiction. Il avait fait une croix sur la cigarette et les pétards en même temps que sur sa carrière dans la police. Pour la bouteille, ça avait été un peu plus long, mais elle aussi avait fini par sortir de sa vie. Son seul luxe, c'était la musique — jazz, swing, blues, rock'n'roll, soul, funk et disco. Il avait une collection de cinq mille disques — CD, 30 centimètres et 45 tours — qu'il connaissait tous par cœur, paroles *et/ou* musique. La plus grande folie qu'il se soit permise, c'était d'avoir claqué quatre cents dollars à une vente aux enchères pour un double album 33 tours de Sinatra, dédié de la main de l'artiste : *In the Wee Small Hours of the Morning* — en édition originale. Il l'avait encadré et accroché au mur, face à son bureau, esquivant les questions de sa femme en prétendant l'avoir dégotté pour pour trois fois rien dans une vente après saisie, à Orlando.

L'un dans l'autre, il avait eu la belle vie — le genre à vous faire prendre du lard et à vous faire virer insensiblement de plus en plus conservateur.

Jusqu'au jour où il avait buté trois types dans le

Bronx. Et là, tout était parti en vrille et la belle vie s'était arrêtée en catastrophe.

À sa sortie de prison, Max avait encore la maison de Miami et sa voiture, plus neuf mille dollars sur un compte d'épargne. De quoi tenir quatre ou cinq mois maximum, après quoi il n'aurait plus qu'à vendre la maison et à se trouver un boulot. Et ça, ce serait coton. Qui irait l'embaucher ? Ex-flic, ex-privé et ex-taulard : trois « - », et pas un seul « + »... Et il avait quarante-six balais : trop vieux pour se reconvertir et trop jeune pour prendre sa retraite. Qu'est-ce qu'il allait devenir, bordel ? Barman ? Plongeur ? Assistant de caisse dans un supermarché ? Manœuvre sur un chantier ? Vigile dans un centre commercial ?

Bien sûr, il avait encore quelques amis et des gens qui lui devaient une fleur, mais attendre des renvois d'ascenseur, ça n'avait jamais été son genre — et ce n'était pas maintenant qu'il était aux abois qu'il allait s'y mettre. Ça équivaldrait à tendre la main et ça, c'était contraire à tous ses principes. S'il avait filé un coup de pouce par-ci par-là, c'était parce qu'il le pouvait, pas pour thésauriser des B.A. sur son compte en banque karmique. Sa femme l'avait traité de naïf, l'avait plaisanté sur le cœur de marshmallow qu'il cachait sous la carapace de béton hérissée de barbelés qu'il affichait extérieurement. Peut-être qu'elle avait eu raison. Peut-être qu'il aurait dû faire passer son intérêt personnel avant celui des autres. Est-ce que sa vie en serait différente à l'heure actuelle ? Probable, oui.

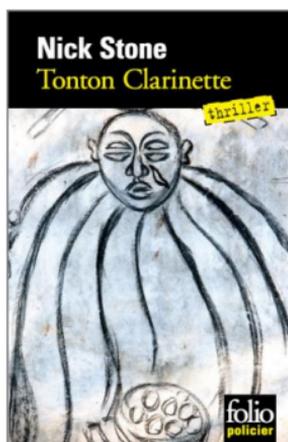
Il avait une vision très claire de son avenir, d'ici un an ou deux. Il habiterait un meublé miteux au papier peint pollué, envahi de hordes de cafards pugnaces, avec, placardée au dos de la porte, une liste de consignes draconiennes en espagnol boiteux, écrite à la main par un proprio à demi illettré. Il assisterait en direct

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Série Noire

TONTON CLARINETTE, 2008, Folio Policier, n° 579.



Tonton Clarinette

Nick Stone

Cette édition électronique du livre
Tonton Clarinette de Nick Stone
a été réalisée le 17 février 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070427826 - Numéro d'édition : 238860).

Code Sodis : N52446 - ISBN : 9782072468940
Numéro d'édition : 241991.